

Les femmes et le mouvement féministe mexicain

Marie France Labrecque

Volume 11, numéro 2, 1987

Indiens, paysans et femmes d'Amérique latine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006420ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006420ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Labrecque, M. (1987). Les femmes et le mouvement féministe mexicain. *Anthropologie et Sociétés*, 11(2), 95–106. <https://doi.org/10.7202/006420ar>

Résumé de l'article

Les femmes et le mouvement féministe mexicain

En s'inspirant des travaux des féministes mexicaines, cet article trace les grandes lignes de l'évolution du mouvement féministe dans ce pays. Après une brève incursion dans l'histoire, l'auteure s'attarde aux développements récents du mouvement. Marqué par son caractère de classe et par ses attaches urbaines, le mouvement féministe mexicain éprouve des difficultés à faire son unité. Il n'en a pas moins mené des luttes importantes pour toutes les femmes notamment sur la question de la maternité volontaire. Mais alors que le mouvement féministe tend à s'institutionnaliser, les luttes quotidiennes des femmes de la base continuent de se développer.

LES FEMMES ET LE MOUVEMENT FÉMINISTE MEXICAIN*



Marie France Labrecque

Pour qui s'intéresse à la condition des femmes au Mexique, l'étude du mouvement féministe dans ce pays apparaît comme une démarche importante. Néanmoins plusieurs catégories de femmes ne semblent touchées ni de près ni de loin par ce mouvement et d'aucuns voudront mesurer la distance entre le féminisme militant et les femmes des milieux populaires ou les femmes indigènes. S'il est vrai que le mouvement féministe mexicain est marqué bien souvent par l'origine de classe plus bourgeoise que prolétarienne de ses membres, et aussi par son caractère plus urbain que rural, il n'en demeure pas moins que ses acquis et ses échecs font partie intégrante de la condition des femmes. Ainsi certaines revendications des militantes ont été interprétées par des organismes publics dont les décisions peuvent se répercuter au plus profond des campagnes ou au plus sombre des bidonvilles. Que les revendications aient été réellement comprises ou simplement récupérées constitue un tout autre problème.

Cet article a pour but de contextualiser le mouvement féministe mexicain contemporain à partir de documents produits par des féministes de ce pays principalement. Celles-ci ne se contentent pas seulement de réfléchir sur l'état du mouvement féministe : les recherches et les actions qu'elles mènent sur les sujets les plus divers sont innombrables. Il faudra bien un jour en rendre compte car une seule personne et un seul article ne suffiraient pas à la tâche. Des auteures féministes, nous ne retiendrons ici que les écrits ou documents aptes à situer le mouvement féministe par rapport à la fois à ses antécédents, à la formation de sa configuration actuelle et à ses entreprises les plus importantes.

Les documents retenus indiquent de façon assez claire que les années 1970 constituent un point tournant pour le mouvement féministe en général et pour le Mexique en particulier. Pour des raisons que nous exposerons plus loin, on remarque en effet un renouveau du mouvement féministe mexicain au milieu de cette décennie. Au risque de trahir l'histoire et en raison de ses limites, nous avons choisi de diviser cet article en deux parties.

* Mes remerciements vont à Mariette Gobeil et à Françoise Vityé, candidates au doctorat à l'université Laval, qui, grâce au soutien financier de la faculté des sciences sociales (Budget spécial de la recherche) m'ont aidée à dépouiller la documentation concernant le sujet développé ici.

La première partie porte sur le féminisme mexicain d'avant les années 1970 et montre que si le mouvement féministe n'a pas toujours existé, quelques féministes se distinguent à toutes les périodes de l'histoire. Cette ré-interprétation historique, non encore achevée, constitue d'ailleurs un des acquis importants du mouvement féministe mexicain. La deuxième partie de cet article s'attarde aux vingt-cinq dernières années et montre quelles sont les luttes les plus importantes des féministes au delà des divisions entre les groupes et entre les différentes classes sociales. Seule bien sûr l'effervescence de la production féministe de cette période justifie un traitement à peu près égal, en termes de pages, à celui réservé aux quatre siècles précédents.

■ Le féminisme avant les années 1970

◊ De la conquête à la révolution mexicaine

L'histoire du féminisme est inextricablement liée à celle de la subordination des femmes. S'il est difficile de décrire la condition des femmes avant la colonisation européenne, on peut au moins mesurer à quel point elle s'est détériorée depuis lors. Lorsque les Européens débarquent au Mexique et au Pérou, ils ont affaire à des sociétés déjà stratifiées sur la base des rapports de parenté et déjà patriarcales. Le degré de patriarcat varie néanmoins d'une société à l'autre. On trouve chez les Aztèques une spécialisation masculine dans la guerre et une bureaucratie d'État basée sur la noblesse patrilinéaire, le tout baignant dans une idéologie de la dominance masculine (Nash 1980: 137)¹. Lors de l'arrivée des Espagnols, le pouvoir des femmes était considérablement réduit. Les règles de descendance matrilinéaire qui avaient caractérisé le début de l'empire aztèque s'étaient estompées (Nash 1980: 138) et le rôle productif des femmes prenait beaucoup moins d'importance dans la nouvelle économie de prédation (*ibid.*: 136, 138). Ces caractéristiques furent renforcées par les Espagnols et la nouvelle société en devint une de classes économiques et ethniques.

On peut comparer cette situation à celle de la société andine, qui avait déjà connu la colonisation des Incas avant l'arrivée des Espagnols. Contrairement à ces derniers cependant, les Incas respectèrent l'unité communautaire andine appelée *ayllu* dont le fonctionnement reposait sur des liens de parenté et des obligations et responsabilités réciproques (Silverblatt 1980: 152). Les Incas percevaient bien sûr le tribut mais c'était la maisonnée et non le chef de famille seul qui en était responsable (*ibid.*: 154). En même temps que le concept de la propriété privée, les Espagnols introduisirent celui de l'individualité. Désormais seuls les hommes devaient payer le tribut et cette obligation devint vite incompatible avec le système de transmission parallèle des terres. Peu après la conquête, des femmes continuaient en effet à hériter mais ce sont leurs frères qui, en plus d'avoir à payer le tribut pour leurs propres terres, devaient le payer pour elles. En conséquence, ce sont les conquis eux-mêmes qui ont fait des représentations pour abolir le système pré-colombien d'héritage (*ibid.*: 166). On constate donc que les Espagnols ont consolidé les liens patrilinéaires et patrilocaux (*ibid.*: 167) et que, malgré les configurations quelque peu différentes des sociétés pré-colombiennes, les résultats de la colonisation furent étonnamment uniformes.

¹ Le roman de Gary Jennings *Azteca*, (1981), fait bien ressortir ce caractère patriarcal de la société aztèque à moins bien sûr — cela est toujours possible — que l'auteur ne projette son propre sexisme dans son écriture.

Au Mexique particulièrement, la subordination des femmes est passée par le contrôle de la reproduction sexuelle. Au début de la colonie, devant le faible nombre de femmes venues d'Espagne et dans le désir aussi de stabiliser la colonie, on incite les Espagnols à épouser les filles de caciques ou chefs autochtones (Nash 1980: 139). Ces femmes de la noblesse indigène deviennent rapidement des instruments de l'Église pour la propagation de la nouvelle religion (Ramos E. 1979: 17). Peu à peu les métis issus de ces mariages deviennent plus nombreux que l'élite blanche. Celle-ci n'a bientôt plus besoin de stabiliser la colonie décimée par les maladies mais requiert plutôt une force de travail docile et abondante dans les mines, l'agriculture et les manufactures. La législation établira une hiérarchie occupationnelle basée sur l'ethnicité. Certaines occupations sont désormais réservées ou dévolues à une catégorie ethnique plutôt qu'à l'autre (*ibid.*: 141-143). La Nouvelle-Espagne devient pratiquement une société de castes où les femmes sont forcées de se définir en dépendance de l'homme selon le principe patriarcal.

Sans nul doute raciste, la société mexicaine coloniale prohibait les mariages interraciaux. Il semble cependant que les femmes blanches de la classe supérieure ne se plient pas systématiquement à cette prohibition car comparativement aux hommes de leur classe, elles contractèrent davantage d'unions avec des mulâtres notamment (Ramos E. 1979: 19). On note également une forte tendance chez les femmes des classes dominantes à exiger la même éducation que les hommes. Sœur Juana Inés de la Cruz est l'une de celles-là (Silva-Labarca 1984: 18). D'ailleurs, soit dit en passant, les couvents constituaient une façon d'échapper au triste destin réservé aux femmes (Vidales 1980: 242-243).

Même si l'on sait peu de choses sur les femmes latino-américaines des 17e et 18e siècles, il semble que leur participation à la société ait été plus considérable et plus indépendante qu'on ne l'a supposé jusqu'ici (Ramos E. 1979). Cette époque est notamment marquée par la participation des femmes aux luttes contre le colonisateur. Une des femmes les plus célèbres fut Micaela Bastidas qui, aux côtés de Tupac Amaru, a été à la tête de la plus importante révolte contre l'empire espagnol en 1780 (Sefchovich 1980: 6). Plusieurs femmes participeront aux luttes d'indépendance dans les diverses régions d'Amérique latine et au Mexique (*ibid.*). Enfin on note la présence de femmes des classes populaires dans les nombreuses rixes urbaines provoquées par la faim (Vidales 1980: 244). Chose certaine, l'époque dite libérale du 19e siècle n'a pas apporté aux femmes une libération mais bien un resserrement des normes régissant leur comportement : les prototypes de la femme du 19e siècle sont en effet ceux de religieuses dévotes, de maîtresses de maison impeccables, de filles, épouses et mères dociles, bref, elles transmettent les valeurs bourgeoises de soumission et de respect de l'autorité (Vidales 1980: 245). C'est en même temps l'épanouissement de la double morale qui permet à l'homme du 19e siècle l'exercice libre de sa sexualité, l'entretien de la *casa chica* et la fréquentation des zones de tolérance. La prostitution est en effet florissante au siècle dernier, elle est même considérée par les bien-pensants comme la « sauvegarde » des femmes honorables (Ramos E. 1979: 20-21).

La fin du 19e siècle marque néanmoins l'intégration progressive des femmes au marché du travail. On leur réserve l'exécution de travaux considérés comme féminins dans les usines de textiles et de tabac, les commerces, les bureaux, les services, les écoles, où elles travaillent de longues heures pour un salaire minime. De cette époque datent les premières associations de femmes comme *las Hijas de Anahuac*, le groupe *Regeneracion y Concordia*, la *Siempre Viva* qui mettent sur pied des programmes d'amélioration des conditions de vie et de protection des femmes et qui revendiquent l'égalité dans l'accès

à l'éducation (Sefchovich 1980: 6). Les femmes rejoignent également les organisations ouvrières. Le deuxième congrès ouvrier tenu au Mexique en 1880 fut présidé par une femme (*ibid.*: 22-23). Enfin les ouvrières du textile luttent contre la dictature de Porfirio Diaz et on note leur participation à une importante grève en 1907 à Rio Blanco (Vidales 1980: 250).

Simultanément, l'État recrute des femmes de la petite-bourgeoisie réformiste pour, selon certaines hypothèses, « favoriser la subordination des femmes du prolétariat et faire contrepoids à la mobilisation des paysans et des travailleurs » (Vaughan 1979: 65). Un des principaux instruments pour en arriver à ce résultat résidait dans l'expansion de l'éducation publique. On comptait que l'éducation des femmes « renforcerait leur rôle au foyer en tant que régénératrices de la force de travail et transmettrices de valeurs » (*ibid.*: 66). Cette conception a bien sûr survécu à la Révolution.

◊ La révolution mexicaine ... et après ?

On a beaucoup entendu parler de la participation des femmes à la révolution mexicaine et le folklore a récupéré cette participation en désignant ces femmes comme des Adelitas qui suivaient leur Juan à la lutte armée. Les femmes étaient des compagnes indispensables : elles soignaient, ravitaillaient les troupes en munitions et aliments, elles acheminaient le courrier et à l'occasion espionnaient l'ennemi (Ramos E. 1979: 23-24). Elles participaient aussi réellement aux batailles et l'une d'entre elles était même colonel. La force du patriarcat était telle que malgré leur participation, la Constitution de 1917 ne leur concédera pas le droit de vote (Sefchovich 1980: 8) bien qu'elle leur ait accordé l'égalité quant aux droits individuels et sur le marché du travail (Vidales 1980: 253).

C'est d'ailleurs à la faveur des luttes révolutionnaires que s'est développé le terme de *machismo* au Mexique que l'on peut définir comme la caricature du patriarcat dont il est l'expression extrême.

À l'origine ce terme désignait les hommes qui tranchaient sur les autres hommes, ceux qui incarnaient avec brio la morale de l'époque, qui s'irritaient devant l'évocation de la mort, qui donnaient des leçons de sérénité devant le peloton d'exécution ou encore devant l'artillerie ennemie.²

Monsivais 1981: 10

Paradoxalement, le machisme est pourtant le fait des faibles qui ne peuvent se valoriser qu'en infériorisant plus faible qu'eux. Or quelle cible plus idéale que la femme déjà infériorisée par les principes patriarcaux ? La bourgeoisie mexicaine se plaît à penser que le machisme est le propre des hommes des classes laborieuses, des classes pauvres, mais en fait elle n'est pas dupe de ce qui a fini par constituer un mode de vie pour l'ensemble des hommes. Le machisme est par définition brutal, il consiste à battre sa femme et à faire le plus d'enfants possible pour les abandonner plus ou moins. Cependant il y a des formes plus subtiles de machisme et avec le changement des pratiques, ce sont ces formes que le terme a fini par recouvrir de sorte que le concept dépasse largement la réalité mexicaine et même latino-américaine.

2 J'ai traduit cette citation de l'espagnol ainsi que toutes les suivantes.

Pour revenir à la séquence historique, c'est à la fin de la phase armée de la Révolution, en 1916, que se tient au Yucatan le premier congrès féministe. Les femmes marqueront des progrès notables jusqu'en 1923 malgré le paternalisme du gouvernement local (Vidales 1980: 252) et malgré également les valeurs conservatrices et même bourgeoises de ces femmes qui « choisiront de civiliser les pauvres plutôt que de se libérer elles-mêmes » (Vaughan 1979: 71). Les années 30 marquent au Mexique une période d'organisation des masses avec le général Cardenás, président de 1934 à 1940. C'est alors que se crée le *Frente Unido Pro Derechos de la Mujer* qui regroupera des milliers de femmes. Le front ne survivra malheureusement pas à l'époque populiste de Cardenás (Vidales 1980: 256). C'est plus ou moins à la même époque qu'en Argentine des millions de femmes intègrent le mouvement péroniste autour de la figure charismatique de Eva Peron (Sefchovich 1980: 8).

Après l'époque cardeniste au Mexique, le mouvement féministe entre dans une période de léthargie dans la mesure où il a été intégré au parti officiel qui s'occupe de médiatiser ses demandes en autant qu'elles servent d'appui aux candidats du parti au pouvoir (Vidales 1980: 257). Paradoxalement, on ne peut même pas dire que le mouvement des femmes est responsable de l'obtention du droit de vote féminin en 1953. Celui-ci a été accordé d'en haut. Il est vrai qu'en Amérique latine, la lutte des femmes pour le droit de vote a été beaucoup moins intense et déterminée qu'aux États-Unis (Alegria 1982: 24).

Un commentaire résume bien l'atmosphère qui régnait à l'époque et qui jusqu'à un certain point s'applique encore aujourd'hui :

... les femmes se sont tenues loin des organisations politiques en raison de l'ambiance démagogique qui y règne. Ces organisations reproduisent quelquefois un discours si scandaleusement similaire à celui du parti officiel qu'elles ne peuvent prétendre défendre l'égalité, la liberté ou la justice.

Hinojosa 1981: 51

Le féminisme de l'époque demeure donc le fait d'individus plus ou moins écoutés publiquement et dont les féministes d'aujourd'hui recueillent quelquefois les témoignages. Ainsi, Concha Michel est considérée dans certains milieux comme une précurseure du féminisme mexicain. Écoutons-la plutôt :

Je n'ai jamais été féministe. (...) En m'occupant du problème de la femme je tentais de trouver une solution au problème humain. (...) L'homme et la femme doivent changer leurs comportements. Les femmes doivent récupérer (...) leur force en tant que mères et prendre leurs responsabilités à cet égard. (...) Le monde est mal organisé, mal dirigé.

Alegria 1982: 43

Ce type de féminisme demeure somme toute assez conservateur et, bien qu'il n'hésite pas à critiquer les dirigeants, considère encore que la femme est avant tout destinée à la maternité. Certaines observatrices attribuent d'ailleurs le peu d'impact du féminisme latino-américain d'avant les années 1970 à l'absence de sororité et de convivialité entre les femmes appartenant à des classes différentes (Alegria 1982: 71).

Dans un pays où la distance entre les classes sociales est considérable, le féminisme non organisé tombe facilement dans l'élitisme. Malgré la montée du mouvement féministe, cette tendance est toujours présente au Mexique. Ainsi, Carmen Arce Ibarra, présidente du *Consejo Nacional de Derechos de la Mujer*, veut pour sa part « organiser » les femmes et les intégrer au développement (Alegria 1982: 50). Parlant des femmes des milieux marginalisés, elle affirme :

Nous les orientons afin qu'elles (...) puissent acquérir des connaissances qui leur soient utiles pour améliorer leur vie; nous leur donnons aussi des cours de coupe et confection de même que sur les activités manuelles, on leur enseigne à coudre à la main puisque dans plusieurs cas, les femmes ne savent même pas prendre une aiguille. Je considère que l'orientation que nous donnons à ces femmes est fondamentale afin qu'elles sachent qu'elles doivent participer à la vie publique de notre pays. Or en général elles ne savent ou ne veulent collaborer à la société dans laquelle elles vivent.

Alegria 1982: 50

Comme on peut le constater, la bonne volonté ne suffit pas et surtout elle ne met pas les femmes bien intentionnées à l'abri du mépris. L'action de ces féministes demeure donc tributaire de leur origine bourgeoise et surtout de leur individualisme et de leur isolement.

■ La résurgence du mouvement féministe mexicain

Jusqu'en 1971 environ, l'organisation des femmes mexicaines se réduisait aux sections féminines des partis politiques de l'époque. Ces partis, s'ils reprenaient certaines revendications féminines, n'en faisaient jamais des priorités dans leur programme et maintenaient les femmes éloignées des postes décisionnels (Rascon 1982: 3). Dans le contexte, tout relatif bien sûr, d'« ouverture démocratique » sous le président Echeverria (1970-1976), le mouvement féministe se ré-active et ressurgit à travers de petits groupes de conscientisation. En 1969 à Cuernavaca, des femmes mettent sur pied le CIDHAL (*Comunicacion, Intercambio y Desarrollo Humano en America Latina*), centre de documentation qui allait dans le sens des groupes de conscientisation. Peu à peu ces femmes organisent des séminaires, des recherches, des méthodes pour rejoindre les femmes du peuple. Elles dénoncent l'invisibilité du travail ménager, la violence sexuelle, etc. Enfin, elles créent un service de santé et luttent contre les pratiques imposées de contrôle des naissances. Le centre fonctionne jusqu'à ce jour en dépit d'une tentative du gouvernement de le fermer (Fem 1984: 51).

La Conférence mondiale de l'Année internationale de la femme qui se tint à Mexico en 1975 favorisa aussi un regain d'intérêt pour la cause des femmes. C'est à cette occasion que l'on déclara que la discrimination subie par les femmes dans les pays sous-développés est intimement liée à l'« action négative d'un ordre économique international injuste » (Lajous 1982: 19). Une année auparavant, à l'occasion de la Conférence mondiale sur la population, il avait été déclaré que « tout couple et tout individu a le droit de décider librement et de façon responsable s'il aura ou non des enfants... » (*ibid.*: 20). Tel est donc le contexte idéologique marquant à la fois le regain d'intérêt des partis politiques pour les femmes et la résurgence d'un mouvement féministe indépendant de ces partis.

Les sections féminines des partis traditionnels occupent aujourd'hui à peu près la même position qu'auparavant tout en étant plus visibles depuis le milieu des années 1970. Selon une porte-parole du féminisme officiel, l'impact du féminisme au Mexique s'exprime de la façon suivante :

- le rejet de plus en plus ferme des pratiques abusives et sexistes et la dénonciation persistante de la discrimination subie par les femmes et de la violation de leurs droits;
- la revendication reprise par certains partis pour l'avortement libre et gratuit;

- la création de centres d'appui aux femmes violées;
- un dialogue plus ouvert sur la sexualité et l'homosexualité;
- la recherche d'instruments d'analyse adéquats pour comprendre la situation des femmes;
- la mise sur pied au niveau gouvernemental du *Programa nacional para la Incorporación de la Mujer al Desarrollo (PRONAM)* (Rascon 1982: 4-5).

Cette énumération correspond sans nul doute à autant d'acquis pour les mexicaines. On peut cependant se demander si le féminisme officiel pourrait se réclamer de ces acquis sans les revendications et les actions menées par le mouvement féministe. Plusieurs femmes occupent aujourd'hui des positions politiques et administratives importantes. Cependant peu d'entre elles ont été capables d'articuler les demandes spécifiques de leurs sœurs et l'on constate que ces femmes se retrouvent en fin de compte encore plus isolées : elles n'auront somme toute réussi qu'à améliorer leur condition individuelle et non pas la condition des femmes en général (Acosta 1982: 5).

Le mouvement féministe des années 1970 a fait ses premiers pas dans un contexte bien particulier de luttes des classes dans le Tiers-Monde. Ce contexte se caractérisait par une présence marquée de la gauche et aussi par des actions de guérilla. Avant même que l'on puisse parler d'un mouvement féministe mexicain à cette époque, il fallait que les rapports des féministes avec la gauche changent radicalement.

En effet, jusque-là les femmes les plus conscientisées militent avec les groupes marxistes-léninistes et surtout trotskystes en Amérique latine. Or le PCM d'alors (parti communiste mexicain) ne prenait en considération que les revendications émises en termes de lutte des classes. Le PCM accusa les féministes qui réclamaient la légalisation de l'avortement d'être à la solde des impérialistes. En fait la tendance de la gauche était plutôt contraire et incitait les femmes à faire plus d'enfants pour la guérilla (Lamas 1981: 35). Les organisations de femmes ne s'exprimaient donc qu'en autant qu'elles étaient solidaires du mouvement ouvrier. C'est dans ce contexte que s'est tenue la *Conferencia Femenil del Partido Comunista* en 1962 et qu'une organisation comme la *Unión Nacional de Mujeres Mexicanas* a été mise sur pied en 1964 (Garcia 1980: 50).

Des groupes autonomes de femmes surgissent néanmoins dès 1971 sous l'influence notamment des féministes nord-américains (Vidales 1980: 262). Ces groupes autonomes refusent, un peu à la manière des féministes italiennes, l'organisation structurée et rejettent le travail avec les partis politiques. Les années 70 voient donc une floraison de groupes qui coexistent malgré des tendances diverses. On tente à partir de 1977 de pallier les inconvénients de l'éclatement en proposant la mise sur pied d'un Front pour l'organisation des luttes des femmes (Garcia 1980: 51). En 1979 un regroupement se forme sous le nom de *Frente Nacional de la Liberación y los Derechos de las Mujeres* qui chapeaute et coordonne des groupes autonomes, des organisations féministes de partis et des organisations syndicales. Le front a réussi à exprimer les revendications féministes sur 4 points : 1) maternité libre et volontaire; 2) garderies; 3) harcèlement et violence sexuels; 4) conditions de travail des travailleuses échappant à la Loi fédérale du travail (Vidales 1980: 272-273).

Dans le même contexte de recherche d'unité se tiendront chaque année de 1977 à 1980 des festivals d'opposition, organisés par le PCM mais offrant sa tribune aux différents groupes (Lamas 1981: 35). Ceux-ci se rejoignent sur les thèmes de discussion

différents à chaque année comme « Les femmes en lutte », « Le problème du double militantisme », « La maternité volontaire », etc. (*ibid.*). La lutte pour la légalisation de l'avortement commence en 1976³ et on organise une campagne contre le viol en 1978 (Vidales 1980: 267-268).

Plus récemment, le front est devenu un réseau (*Red de Mujeres*) qui continue de travailler à l'unification du mouvement féministe au Mexique. Lors de sa deuxième rencontre nationale en 1983, la Red de Mujeres a affirmé sa volonté de lutter contre les effets de la crise économique en général et sur les femmes. Ses axes de revendications sont sensiblement les mêmes que ceux du Frente auxquels on a ajouté le droit au travail et à un salaire égal et la promulgation de lois garantissant la sécurité physique et psychique des femmes (*Fem* 1983: 36-37).

De tous les thèmes mis de l'avant depuis les années 1970, celui de la maternité volontaire a reçu le plus d'audience (Vidales 1980: 273). Cela n'est sans doute pas un hasard dans un pays où les incitations au contrôle de la natalité sont venues d'en haut (Leal 1982: 6). Dans ce contexte, les revendications vont d'abord dans le sens de la légalisation de l'avortement. Même si ce dernier est illégal au Mexique, il joue un rôle important dans le domaine du contrôle des naissances. On estime qu'au minimum une femme d'âge fertile sur cinq a subi un avortement. En 1976, le *Secretaria de Salubridad y Asistencia* de l'époque a reconnu officiellement qu'il se pratiquait au Mexique plus d'un million d'avortements par année (Leal 1982: 10). Dès cette même année d'ailleurs le *Consejo Nacional de Poblacion* recommandait dans un rapport de légaliser l'avortement; à ce jour, rien n'a été fait en ce sens (Acosta 1982: 1). Or l'avortement serait surtout le fait des femmes confinées au foyer, peu scolarisées et qui donnent comme raison d'y recourir le nombre déjà excessif d'enfants ou leur mauvaise situation économique (*ibid.*: 6).

Les revendications des féministes se portent simultanément vers l'éducation sexuelle et la diffusion de l'information sur les méthodes contraceptives⁴. On sait par exemple qu'une grande proportion de latino-américaines a recours à des injections de dépô-provera, qui assurent la contraception pendant trois mois successifs mais qui, par contre, présentent des dangers inflammatoires importants. Le dépô-provera est interdit en Amérique du Nord en raison des dangers qu'il présente.

La méthode contraceptive la plus répandue est néanmoins la pilule, suivie de plus en plus près par la stérilisation féminine (ligature des trompes). En 1970, 8,9 % des femmes en âge de procréer avaient eu recours à ce procédé, en 1982, il y en avait 28,1% et on estime que si la tendance statistique reste la même, la stérilisation féminine deviendra la méthode de contraception la plus courante en 1990 (Lovera 1984: 49).

³ L'avortement est illégal au Mexique. Le code pénal du district fédéral (comportant la ville de Mexico) définit l'avortement (article 319) comme « la mort du produit de la conception à n'importe quel moment de sa gestation ». Les codes pénaux des états de la République reflètent fidèlement celui de la capitale à quelques aménagements près (Leal 1982: 11, 12).

⁴ Il ne faut en effet pas confondre les revendications en faveur de la maternité libre et volontaire avec celles pour la légalisation de l'avortement. La première se base sur la conviction qu'il appartient aux femmes et à elles seules de décider du moment où elles auront des enfants et de leur nombre, (quel que soit d'ailleurs le statut civil de ces femmes), de là importance de l'éducation en cette matière. La bataille pour la légalisation de l'avortement se situe aussi dans le contexte du libre-arbitre. Cependant les féministes veulent également faire disparaître les risques liés aux avortements qui, jusqu'à présent, demeurent clandestins. Ce n'est pas peu dire dans un pays où, comme nous l'avons dit, il se pratique plus d'un million d'avortements par an.

Mais il y a plus intéressant. Lorsque les chercheurs du *Consejo Nacional de Población* ont mis en relation les méthodes contraceptives utilisées et le statut socio-économique des femmes concernées, ils ont découvert que la stérilisation féminine a le plus augmenté ces dernières années chez les femmes provenant du prolétariat (ouvrières ou épouses d'ouvriers, travailleuses moyennes, paysannes et semi-prolétaires) (*ibid.*). L'enquête a également montré que les femmes stérilisées déclarent utiliser cette méthode pour espacer les naissances... (*ibid.*). Il y a donc là un manque flagrant d'information qui rend vraiment suspect le fait que l'opération en question soit gratuite. Sans aller jusqu'aux accusations de génocide, il demeure que la corrélation entre stérilisation et pauvreté est troublante. Ce n'est certes pas là ce qu'entendent les féministes par le droit à la maternité volontaire et libre. Elles s'opposent plutôt à la politique démographique de l'État qui tente de réduire la croissance de la population sans aucun projet de modification des rapports capitalistes de production (de Barbieri 1983: 303).

Les taux de croissance naturelle et de natalité ont diminué entre 1970 et 1980⁵. Néanmoins, la diminution de la fécondité est le fait de femmes résidant dans des localités de plus de 2 500 habitants, davantage scolarisées et qui sont membres d'unités dont le conjoint n'est ni travailleur agricole ni travailleur manuel (*ibid.*). Bien que partielles et schématiques, ces données confirment l'existence d'une corrélation entre le contrôle éclairé des naissances et les conditions socio-économiques. C'est sur la base d'informations comme celles-ci que les féministes revendiquent une approche globale du problème, notamment, de l'avortement. Encore plus fondamentalement, elles militent pour l'incorporation des femmes à la vie sociale et par conséquent pour des changements structurels (Acosta 1982: 9).

■ Les luttes des femmes

On peut conclure sur le mouvement féministe au Mexique en soulignant la nécessité de bien le distinguer des luttes des femmes. Certains auteurs vont jusqu'à affirmer qu'on ne peut même pas parler de mouvement puisqu'il s'agit de groupuscules qui tendent à se diviser en raison de conceptualisations différentes (Maier s.d.: 1). Mais alors y a-t-il quelque chose de plus fondamental sur quoi s'appuyer ?

Si le mouvement féministe a eu du mal à s'organiser depuis 1970, les luttes des femmes se poursuivent, ponctuelles mais constantes. Ces luttes se sont exprimées dans la participation des travailleuses au combat pour un syndicalisme indépendant (Vidales 1980: 266). Car comme on le sait sans doute, le syndicalisme mexicain est étroitement contrôlé par l'État qui tolère mal les organisations indépendantes et qui même les réprime. La lutte des femmes s'est également exprimée par leur participation aux prises de possession des terrains urbains de même qu'aux occupations de terres en milieu rural (*ibid.*: 266-267). Les femmes de la campagne participent aux côtés de leur mari aux luttes pour la terre et contre les caciques. Ces luttes sont souvent le fait de femmes indigènes que le mouvement féministe ne rejette absolument pas. Le seul fait de se regrouper pour une même cause amène quelquefois ces femmes à se conscientiser sur des questions spécifiquement féminines comme celle de la double journée de travail (Paz Paredes et Moguel 1979: 78).

⁵ Selon les sources utilisées par M. Teresita de Barbieri (1983: 303-304), le taux de croissance naturelle est passé de 34,1 % en 1970 à 26,9 % en 1980; le taux de natalité quant à lui était de 44,2 % en 1970 et de 34,4 % en 1980.

Les limites du mouvement féministe latino-américain en général sont réelles et le seul fait qu'il n'arrive pas à rejoindre les femmes de la base ou les femmes indigènes dans son organisation ponctuelle porte plusieurs chercheurs à se désintéresser de son histoire et de son avenir. Il est cependant évident que ce mouvement a contribué à porter la question féminine à l'agenda des organismes officiels du pouvoir et des organisations plus informelles. Ainsi pour ne donner qu'un exemple faisant référence à un cas fort débattu, il serait peu probable que les progressistes des pays latino-américains refassent aujourd'hui la même erreur qu'au Chili dans les années 1960-1973. On sait en effet que si les Chiliennes des classes moyenne et populaire ont été mobilisées par la droite contre le gouvernement socialiste de Allende, c'est que les organisations de gauche ne considéraient pas les questions dites féminines comme questions politiques (*Fem* 1982: 97).

Tenir compte de l'oppression spécifique des femmes ne signifie pas pour autant que le mouvement féministe latino-américain s'engage dans une guerre des sexes à la façon de certaines féministes nord-américaines. Les résistances envers une analyse en termes de classes de sexe semblent considérables et les féministes s'en tiennent, du moins pour le moment, à une analyse en termes de classes sociales. Ainsi, après avoir identifié la « contradiction sexuelle » comme secondaire, elles insistent davantage sur ce qui sépare les femmes des différentes classes que sur ce qui pourrait les unir (Maier s.d.). C'est encore avec les femmes de la bourgeoisie et non avec les hommes du prolétariat que les latino-américaines voient le plus de différences lorsqu'elles affirment que leur lutte en est aussi « (...) une de libération des peuples contre l'impérialisme, les dictatures et l'exploitation par les bourgeoisies nationales... » (Sefchovich 1980: 11).

RÉFÉRENCES

ACOSTA M.
1982 *Feminismo y sexualidad: el problema del aborto en México*. Manuscrit.

ALEGRIA J.A.
1982 *Emancipacion femenina en el desarrollo*. México: Editorial Diana.

DE BARBIERI M.T.
1983 « Políticas de Poblacion y la mujer. Antecedentes para su estudio », *Revista Mexicana de Sociología*, XLV, 1: 293-308.

FEM
1982 « Y ... ¿Que paso en Chile? », 5,20.
1983 « Las mujeres siguen tejiendo », 8,29.
1984 « La represion a las mujeres: hoy, en CIDHAL », 34.

GARCIA A.D.
1980 « El frente nacional por la liberacion y los derechos de las mujeres: balance y perspectivas », *Buenos Aires*, 6: 50-53.

JENNINGS G.
1981 *Azteca*. Montréal: Éditions Québec-Amérique.

HARRIS H.
1983 « War and Reconstruction: Women in Nicaragua »: 19-20, in O. Harris (éds), *Latin American Women*. Londres: Minority Rights Group, Report no 57.

HINOJOSA C.
 1981 « El caracter totalizador del movimiento feminista », *Fem*, 5, 17: 51-52.

LAJOUS R.
 1982 « El decenio de las Naciones Unidas para la Mujer y la politica de poblacion »: 15-25, in *Estudios sobre la Mujer*, Tomo 1, Secretaria de programas y presupuesto.

LAMAS M.
 1981 « Feminismo y organizaciones politicas de Izquierda en Mexico », *Fem*, 5, 17: 35-36.

LEAL L.M.
 1982 « Maternidad Voluntaria: anticoncepcion y aborto ». Communication présentée lors du séminaire *Feminismo, Politica y Movimientos Feministas*, organisé par le Centro de Estudios Economicos y Sociales del Tercer Mundo, Mexico, du 1 au 3 mars.

LOVERAS S.
 1984 « Esterilizacion para los pobres », *Fem*, 34: 49-50.

MAIER E.
 s.d. « Dialectica, contradicciones, y la lucha de las mujeres ». Manuscrit.

MONSIVAIS C.
 1981 « Pero ¿Hubo alguna vez once mil machos? », *Fem*, 18: 9-20.

NASH J.
 1980 « Aztec Women : The Transition from Status to Class in Empire and Colony »: 134-148, in M. Etienne et E. Leacock (éds), *Women and Colonization: Anthropological Perspectives*. Brooklyn: Bergin Publishers Inc.

PAZ PAREDES L. et J. Moguel
 1979 *Santa Gertrudis : testimonios de una lucha campesina*. México: serie Popular Era.

RAMOS E.C.
 1979 « Peones, bueyes, sacos de maiz, pero no mujeres », *Fem*, III, 11: 16-24.

RASCON M.A.
 1982 *El feminismo en el sistema politico mexicano : alcances y perspectivas*. Manuscrit.

SEFCHOVICH S.
 1980 « América latina : la mujer en lucha », *Fem*, 3, 12: 5-12.

SILVA-LABARCA M.
 1984 « Féminisme et politique en Amérique latine », *Amérique latine*, 19: 17-21.

SILVERBLATT I.
 1980 « Andean Women Under Spanish Rule »: 149-185, in M. Etienne et E. Leacock, (éds), *Women and Colonization: Anthropological Perspectives*. Brooklyn: Bergin Publishers Inc.

VAUGHAN M.K.
 1979 « Women, Class, and Education in Mexico, 1880-1928 »: 63-80, in (Coll.), *Women in Latin America : An Anthology from Latin American Perspectives*. Riverside (Cal.): Latin American Perspectives.

VIDALESS S.
 1980 « Ni Madres abnegadas, ni Adelitas »: 241-281, in *Criticas de la Economia Politica*, edición latinoamericana, Nos 14/15, « La Mujer : trabajo y politica ».

RÉSUMÉ / ABSTRACT

Les femmes et le mouvement féministe mexicain

En s'inspirant des travaux des féministes mexicaines, cet article trace les grandes lignes de l'évolution du mouvement féministe dans ce pays. Après une brève incursion dans l'histoire, l'auteure s'attarde aux développements récents du mouvement. Marqué par son caractère de classe et par ses attaches urbaines, le mouvement féministe mexicain éprouve des difficultés à faire son unité. Il n'en a pas moins mené des luttes importantes pour toutes les femmes notamment sur la question de la maternité volontaire. Mais alors que le mouvement féministe tend à s'institutionnaliser, les luttes quotidiennes des femmes de la base continuent de se développer.

Women and the Mexican Feminist Movement

Drawing upon the writings of Mexican feminists, this article outlines the development of the feminist movement in this country. After a brief historical overview, the author describes at greater length recent developments of the movement. Handicapped by its urban middle-class origins, the feminist movement in Mexico has trouble reaching out to and representing all Mexican women. It has nevertheless led important struggles on behalf of all women, notably on the question of voluntary motherhood. Although the feminist movement is tending to become institutionalized, the daily struggles of women at the grassroots continue to develop.

Marie France Labrecque
Département d'anthropologie
Université Laval
Ste-Foy (Québec)
Canada G1K 7P4